

Dimanche 3 février, journée électorale.

Les Cubains élisent ce jour-là leurs représentants aux assemblées populaires régionales et nationales. Ce scrutin vient conclure une suite de consultations qui aura permis le renouvellement des délégués élus à tous les échelons du pays. Depuis des semaines, les fiches de candidatures étaient affichées sur les vitres de tous les bâtiments qui allaient faire office de bureau de vote (écoles, dispensaires, services communaux etc). Pour chaque candidat, une photo d'identité et un CV, ainsi que la mention de ses engagements citoyens : tous ne sont pas membres du Parti Communiste, même si les adhérents du PCC représentent la grande majorité des postulants, la plupart est inscrite à la centrale syndicale dont le rayonnement est ici beaucoup plus important que chez nous, certains affichent leur appartenance, présente ou passée, à l'UJC et à des associations culturelles ou sociales. Le vote n'est pas obligatoire, mais d'importants moyens ont été mis en œuvre pour inciter les Cubains à y prendre part : des papillons ont été affichés sur les vitrines de magasins et de cafés invitant à « VOTER TÔT POUR LA REVOLUTION », des camionnettes, équipées de haut-parleurs, ont sillonné les rues des villes et des villages pour préciser le mode d'emploi et rappeler l'échéance du 3 février, les deux pages centrales de l'édition du vendredi – la plus étoffée – du quotidien « Granma » ont été entièrement dédiées à l'acte électoral avec reproduction des deux bulletins de vote à l'appui.



Pour Yanet, ancienne athlète de niveau national et aujourd'hui, à 27 ans, éducatrice de sport dans la minuscule école de son très petit village, la journée est quasiment « réquisitionnée », à la fois de par son travail d'enseignante mais aussi pour prêter main forte à sa maman et à sa sœur, fortement impliquées dans le CDR (Comité de Défense de la Révolution) de son mini-quartier. Il a fallu recruter des assesseurs bénévoles et mobiliser des équipes de pionniers, chargés de la surveillance des urnes, ce dont ils semblent d'ailleurs très fiers. C'est à eux que revient en effet le devoir solennel de prononcer, main levée, la formule « VOTO » après chaque dépôt de bulletin. Le soir venu, la mère et les deux jeunes femmes se retrouveront dans l'unique pièce « habitable » de leur maison en chantier dont le gros œuvre s'achèvera lorsqu'elles auront réuni les 1800 pesos (cubains, soit environ 60 Euros) nécessaires à boucler l'achat des matériaux.

J'écris ces lignes depuis la salle à manger de la maison de la Vieille Havane où j'occupe une chambre d'hôte. 7 heures de route (carretera central), puis d'autoroute (autopista nacional) m'ont irrévérablement rapproché de l'ultime étape de mon séjour. Au bout de près de quatre semaines passées dans le « reste » du pays, j'ai un peu de mal ce soir à trouver des marques dans la capitale. Il doit y avoir là-dedans un peu de mon incorrigible spleen des retours (c'est quasiment vrai partout mais ça l'est encore beaucoup plus ici), beaucoup de nostalgie de « mon » Orient, en particulier santiaguero, et aussi l'influence de ma relation avec cette métropole et ses habitants, que je n'ai jamais vraiment réussi à vivre simplement. Est-

ce la taille de la ville qui m'empêche de m'y sentir familier, est-ce le mélange de fierté snob et de décrépitude sordide et glauque qui la caractérise, qui me met mal à l'aise, est-ce mon incapacité à appréhender des quartiers plus périphériques qui me confine essentiellement dans l'hyper-centre avec ses codes et ses arnaques d'un business touristique que je ne parviens ni à connaître ni à apprécier, toujours est-il que je ne sens jamais lors de mes pérégrinations dans les rues de La Havane la même bienheureuse et confiante familiarité que celle qui m'accompagne dans les quartiers de Santiago. Quand Santiago développe une activité économique, culturelle et récréative à destination prioritaire des plus humbles, La Havane – pour le moins le cœur de la cité - se la joue capitale, événementielle et business... Cette vision, toute personnelle, n'a sans doute rien d'objectif, mais j'ai l'impression qu'on en trouve des preuves jusque dans les choix politiques opérés par les directions provinciales des deux villes, comme si les restaurations hyper luxueuses de certains quartiers historiques de la capitale s'inscrivaient en contrepoint à la multiplication, en terre orientale, des points d'approvisionnement et de consommation de qualité et à prix abordables pour le plus grand nombre.

La chambre que j'occupe, après le lâchage du loueur initial – qui m'avait pourtant assuré - croix de bois, croix de fer - d'une réservation ferme, définitive et à prix d'ami -, me coûte 30 % plus cher que les plus onéreux de tous mes hébergements précédents ; la négociation – fait quasiment sans précédent à Cuba ! – est exclue d'emblée par les loueurs (genre : si la chambre ne vous convient pas à ce prix, je n'aurai aucun mal à la louer à quelqu'un d'autre !) et la convivialité est réduite au strict minimum. Et bien entendu, le discours larmoyant sur tous les impôts qui doivent être acquittés à l'état est tellement sous-jacent qu'il s'échappe par bribes au moindre échange ! Plusieurs fois, dans d'autres villes, on m'a très gentiment et discrètement libéré le patio ou le salon familial, pour me faciliter mes temps d'écriture. Dans d'autres cas, on s'est mis en quatre pour me procurer la table et la chaise qui faisaient défaut dans la chambre. Ici, les deux proprios, mère et fille, n'ont pas baissé d'un cran le son de la télé devant laquelle elles sont vautrées juste à côté de moi, et qui vomit tour à tour chansons dégoulinantes et séries policières canadiennes de bas étage...



C'est sans doute un – petit - phénomène lié à la transformation de la société cubaine en cours et dont les effets sont fulgurants pour les uns, alors qu'ils restent, pour d'autres, quasiment imperceptibles, me semble-t-il. Cette évolution-là, particulièrement sensible au centre de La Havane, mais bien présente ailleurs également, me paraît préoccupante, non pas tant parce que je serais hostile à toute forme d'activité commerciale privée, mais plutôt parce qu'elle me semble induire un clivage au sein de la population cubaine qui génère des inégalités dont personne ne peut véritablement mesurer le danger potentiel pour la cohésion du pays.

Ceux qui en ont les moyens sont engagés dans un processus d'enrichissement personnel un peu effréné. Ils trouvent, dans une part importante des dispositions légales récentes, un encouragement en ce sens et s'éloignent très vite des valeurs de solidarité et de partage qui étaient à la base de l'unité nationale. Les

autres, ceux qui travaillent « pour l'état » voient leur situation empirer d'année en année. L'ouverture et l'encouragement des activités commerciales privées et la possibilité ainsi ouverte à certains de gagner très vite beaucoup d'argent à Cuba ont peut être permis d'enrayer la vague des demandes d'émigration. Mais il est indéniable que s'est installée dans les représentations mentales des mieux nantis, comme dans celles des plus modestes par répercussion, une échelle de valeurs, d'attentes et d'espérances génératrices d'inégalités, de frustrations, voire de colères...

Yanier a vingt huit ans. Après deux années de travail comme informaticien et une comme boulanger - dans les deux cas avec un salaire approximatif de 300 pesos cubains - il a opté pour une formation aux métiers du tourisme et de l'hôtellerie dans l'école Formatur de Trinidad. Il ne lui a pas été bien difficile de trouver, au sortir de ses études, une place de serveur dans l'un des innombrables Paladars (restaus privés) qui ont éclos dans la ville historique. Il gagne 180 pesos convertibles par mois, environ 15 fois plus que son ancien salaire et que celui de sa compagne, qui continue à occuper un emploi d'informaticienne à l'hôpital de la ville. Il a parfaitement intégré le discours qui met en garde à la fois contre la piètre qualité des établissements d'état et contre les restaus « sauvages » qui fleurissent au fond des cours. Seul le domaine privé peut assurer, selon lui, une qualité de service et de prestation de haut niveau.

Les serveurs et serveuses de la restauration qui travaillent dans les établissements publics travaillent généralement selon le principe de l'alternance d'un jour de travail et d'une journée de congés. Yanier travaille deux jours d'affilée, puis s'arrête une journée, reprend pour deux jours et ainsi de suite... !

J'aurais aimé parler de beaucoup d'autres sujets avant de boucler cette mini-chronique en direct depuis Cuba. J'aurais aimé aborder le thème de l'homosexualité par exemple, un sujet qui est étonnamment revenu plusieurs fois dans les conversations que j'ai eues avec divers(es) ami(e)s et dont on ne parlait quasiment pas voilà dix ans. On en parle aujourd'hui, parfois en baissant la voix, souvent avec des termes qui traduisent gêne, méconnaissance et embarras, mais on en parle, au pays de la révolution des « Barbudos », et avec une certaine ouverture en cours dont on imagine bien qu'elle n'a pas dû se faire facilement.



J'aurais aimé aussi revenir – mes messages des années antérieures ont déjà évoqué le sujet à plusieurs reprises – sur la religion et les pratiques domestiques, en racontant par exemple l'anniversaire de Lissandra, vendeuse dans un magasin de la rue Monte, que j'avais rencontrée alors qu'elle revenait du marché avec une immense gerbe de tournesols. Elle fêtait en effet ce jour là, non pas ses propres 24 ans, qu'elle aura en avril prochain, mais l'anniversaire de « son » saint, « Ochun » pour lequel elle avait organisé chez elle une cérémonie familiale autour d'un superbe autel tout de jaune habillé. Les autres n'étaient pas oubliés pour autant : Yemaya en bleu et blanc, Chango en rouge, Obatala en blanc etc etc...

Et tant d'autres choses encore...

Décidemment, il faudra que je revienne bien vite dans ce pays dont j'ignore encore tant de choses...

Jacques Burlaud

La Havane, le 5 février 2013